Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 147 (2002)
Heft: 5

Artikel: Billet d'humeur : de la tradition et du "Dolch"
Autor: Carpaneto, Bruno
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-346253

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 30.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Billet d'humeur: de la tradition et du «Dolch»

La tradition militaire a pour but, par la transmission de certaines pratiques culturelles (coutumes, uniformes, insignes), de consolider l'esprit de corps et conforter ceux qui la pratiquent dans leur volonté de triompher des épreuves auxquelles ils sont assignés. Guidés par les actions et l'expérience de ceux qui les ont précédés, dans le respect de ce qui leur a été légué, ils vont transmettre à leur tour ce précieux «ciment» aux générations futures. Ainsi en Asie se transmettait, depuis des temps immémoriaux et de génération en génération, une arme blanche (généralement un sabre), symbolisant un engagement sur le chemin de l'honneur et de la famille de la part de celui qui la recevait.

Maj Bruno Carpaneto

La Suisse, jeune pays de cantons anciens, est également une terre de traditions qui, singulièrement, s'érodent parfois de l'intérieur, alors qu'à l'extérieur elles font l'admiration de nos proches ou plus lointains voisins. Depuis la nuit des temps, les populations qui vivent sur le territoire appelé Confédération helvétique sont armées. Que ce soit aujourd'hui pour la chasse, pour le sport ou, anciennement, pour se prémunir contre d'éventuelles agressions et pour mener la guerre. Bien avant l'épée ou l'arbalète, la dague a été très longtemps l'arme de choix, symbole de l'homme libre. Utile pour un repas mais aussi à la chasse et à la guerre, elle permet en effet autant la taille que l'estoc[1].

Historique de la dague suisse

La dague suisse se composait à l'origine d'une dague à lame triangulaire, d'un fourreau et de couverts (poinçon, affiloir et couteau). Cette forme de dague était issue des dagues celtes de l'âge du Bronze et de La Tène. Leur garde et leur pommeau évoquaient de façon stylisée la figure de l'homme, mais la garde était incurvée vers la poignée à l'inverse des gardes celtes, incurvées vers la lame. Elle se portait souvent dans le dos, au creux de reins, du côté droit, sauf à la guerre où elle pendait, liée à la ceinture, sur le devant, le fourreau retenu souvent par une chaînette ou une lanière.

Si, jusqu'aux alentours de 1300, la dague possède encore une garde «celtique» orientée vers la lame, celle-ci s'inversera près de cent ans plus tard[2]. Ce n'est qu'aux alentours de 1450 que s'affirme en Suisse une dague typique appelée partout en Europe «Schweizer-dolch»[3], transmise de père en fils.

L'âge d'or du «Schweizerdolch» culmine vers 1500, avec une grande richesse d'exécution des dagues des classes sociales supérieures, qui devient fameuse dans toute l'Europe. Des scènes historiques sont représentées sur les manches, les gardes et surtout les fourreaux. Ces dagues prennent parfois le nom de «Holbein Dagger», à cause des scènes de Hans Holbein le Jeune, gravées fréquemment sur ces pièces, par exemple celles tirées de la *Danse des morts*. D'autres gravures représentent des scènes de l'Ancien testament, de la mythologie gréco-romaine ou des motifs héraldiques. La dague est alors un objet de classe, lié à l'appartenance sociale.

Au début du XVIIe siècle, ces dagues, soudainement, disparaissent. Diverses théories font mention de causes aussi variées que la paix (relative) apportée par une Confédération naissante, le prix exorbitant[4] des dagues, le changement de mode vestimentaire qui a une influence sur le port de l'arme, l'inconfort à la chasse de cette arme à double tranchant. L'apparition des armes à feu et la disparition des armures laissent

[1] *Rodolphe von Erlach de Spiez:* Spiezer Bildchronik, *1483.*
[2] *Gravure de Diebold Schilling,* Hallebardier de Zurich, *1485.*
[3] *Hugo Schneider:* Der Schweizerdolch. *Zürich, Orell Fussli, 1977.*
[4] *Pestalozzi, M.:* Der Scheizerdolch, Vortrag an das Schweizerische Landesmuseum, *1990.*

le champ libre à des poignards plus fins et réduits.

Le «Dolch» ressuscité par les Allemands

C'est ensuite effectivement le sabre, venu d'Orient et répandu dans toute l'Europe à la faveur des guerres napoléoniennes, qui devient le symbole de la responsabilité de commandement pour l'officier. Encore aujourd'hui, de nombreuses armées remettent aux nouveaux officiers un sabre de cérémonie, destiné à leur rappeler, durant toute la durée de leur service, leur engagement d'homme d'honneur. Bien entendu, ce sabre est porté lors des solennités.

Tendance nouvelle au XIXe siècle, sous l'influence d'abord de la Marine, les officiers s'équipent d'armes blanches plus courtes, moins lourdes, moins encombrantes, qui indiquent leur appartenance au corps des officiers. Les sabres sont abandonnés au profit des épées, plus esthétiques et plus légères à porter lors des cérémonies. Les officiers de marine adoptent la dague... Au début du XXe siècle, avec l'avènement de la «guerre moderne» et par souci pragmatique, les armes blanches longues sont peu à peu retirées du théâtre des opérations pour ne plus apparaître qu'aux grandes occasions.

Les nationaux-socialistes fournissent, dès 1922, une dague de modèle suisse «ressuscitée» par l'industrie moribonde de Solingen, aux nouveaux incorporés dans les *Sturm Abteilungen* (*SA*), puis aux *Schutz Staffeln* (*SS*). La Reichswehr, puis la Wehrmacht vont en faire de même. En Suisse, où l'on ne veut pas être en retard sur les Allemands considérés comme les tenants de la vérité militaire, des modèles d'essai de dagues voient le jour dès 1925, à l'instigation du Musée national de Zurich, afin de pourvoir les officiers d'une dague unique et remplacer les nombreux modèles privés de sabres et d'épées. D'après les minutes des archives de l'époque, il faut l'implication personnelle et répétée du général Guisan pour que la décision d'imposer la dague soit prise, cela malgré la copie du «Schweizerdolch» par les Allemands et surtout l'abandon regretté de la magnifique épée des aumôniers.

Il n'était pas peu fier, ce lieutenant fraîchement promu, d'avoir reçu le poignard, symbole de sa nouvelle appartenance au corps des officiers!

Quand le poignard et la casquette faisaient encore partie de la tenue «Bund»...

En 1940, pas moins de sept modèles[5] voient le jour, ce qui

[5] *Hugo Schneider; Jürg Meier:* Griffwaffen - Bewaffnung und Ausrüstung der Schweizer Armee seit 1817. *Zürich, Verlag Stocker-Schmid, 1971.*

aboutit en 1943 à l'introduction du *Poignard d'ordonnance 43* fabriqué par S.I.G à Neuhausen et Elsener à Schwyz, qui sera distribué dès le 1er janvier 1944 aux officiers et aux sous-officiers supérieurs. Il a la garde caractéristique en croix (fin du XVe - début XVIe siècle), est équipé d'une dragonne avec pompon rouge et blanc, qui permet de distinguer les officiers et les sous-officiers supérieurs. Appelée en allemand «Schlagband», la dragonne empêchait à l'origine la perte de l'arme au combat; elle est ensuite devenue objet d'identification de l'arme, du grade et de la fonction, souvent grâce à un code complexe de couleur et de matériaux.

La remise du poignard s'effectue à la fin de l'école d'officiers; le nom de l'officier est gravé sur le fourreau. Le poignard symbolise, comme auparavant le sabre ou l'épée, la délégation de l'autorité à l'officier nouvellement promu, mais aussi son acceptation, son engagement de respecter ses responsabilités de commandant et son honneur d'officier.

Dans de nombreux Etats, il est encore remis aux officiers généraux un bâton de commandement, souvent en bois de rotin, une coutume qui remonte à l'époque de Sparte, lorsque le bâton n'était pas qu'un emblème de commandement, mais également un étui pour les messages secrets. La France, l'Espagne, l'Italie, les Etats-Unis ainsi qu'un grand nombre d'autres pays remettent encore aux officiers nouvellement promus une arme blanche de cérémonie qui se porte la plupart du temps à la main et uniquement dans les plus grandes occasions.

L'agonie du «Dolch»?

Sur la lancée de la réforme «Armée 95» et l'introduction de nouveaux équipements[6], il est décidé de ne plus considérer la dague comme faisant partie de l'uniforme de service; elle perd dès lors toute valeur symbolique. Elle est remise lors de la cérémonie de promotion au jeune officier, qui va ensuite la ranger au mieux dans un coin de son bureau, voire au fond d'une malle à la cave. Dans la foulée, il a même été suggéré par une poignée de «modernistes», ignorant tout de la valeur des traditions, considérant sans doute le poignard comme une relique nazie ou défendant des principes d'économie, que cet «objet» soit purement et simplement abandonné.

La dague n'est pourtant, de loin pas, l'objet de culte d'une poignée de nostalgiques mais, depuis la disparition des attributs visibles[7] de l'officier, c'est le dernier symbole concret qui le rattache à la tradition. Si on peut aisément comprendre que, dans le terrain, il faille s'adapter aux impératifs du camouflage et de l'efficacité, ce n'est pas une raison pour renoncer à toute visibilité et représentativité «en sortie», particulièrement au contact de nos homologues étrangers.

Seule l'absence en Suisse d'une éducation en matière de traditions militaires, en raison de la compression des programmes d'instruction autant que de la méconnaissance des valeurs historiques, sous couvert d'un pragmatisme bon teint, fait que la signification du «Dolch» se perd. Et, avec elle, s'affaiblit encore plus ce lien ténu que nous avons avec notre passé. L'orgueil «par défaut de zèle» de certains Suisses, qui considèrent tout symbole comme une mise en valeur individuelle trop forte, donc antidémocratique, finit par desservir l'image de la Suisse elle-même.

Espérons que les sociétés d'officiers luttent encore longtemps pour la défense des intérêts du pays, de l'armée et des officiers et que les associations privées et les musées, face à la difficulté de nos autorités à créer, à l'instar de la plupart des autres pays, une structure militaire officielle «Patrimoine et Histoire» ou «Histoire et Traditions», se chargent de perpétuer dans la population la mémoire évanescente d'une part fondamentale de notre culture suisse.

B. C.

[6] *La coupe moderne de la tunique, sans ceinturon, ne permettrait pas l'accrochage du poignard.*
[7] *Suppression progressive du sabre, de l'épée, du col «officier», des étoiles de grade, des boutons métalliques, du «Bund», de la ceinture de soie, de la casquette et, pour ainsi dire, de l'uniforme de sortie...*